

Au temps des madeleines

Quatre heures. On entendait les cloches de l'église retentir dans tout le village, encore calme à cette heure-là. Certains parents attendaient déjà devant la grille de l'école du bout de la rue. Bientôt, des dizaines d'enfants sortiront en riant et rejoindront leurs parents. La masse familiale se dissipera, et le village retrouvera son calme. C'était le même spectacle, tous les soirs, quatre fois par semaine. Et en vingt ans, Simone n'en avait jamais loupé un seul. Elle avait l'habitude de passer des heures devant sa fenêtre, à épier les moindres faits et gestes des passants. Elle connaissait leurs habitudes, leurs horaires et s'amusait même à deviner la tenue dans laquelle ils pourraient paraître. Elle voyait les enfants arriver, pleurnichant le premier jour d'école, et la quitter cinq ans plus tard, bien changés. Elle les regardait grandir comme ses propres enfants, assise dans son fauteuil, comme témoin du temps qui passe. *Tout va bien, madame Bertrand ?* Elle ne répondit pas. Déjà les premiers enfants gambadaient gaiement sur le chemin du retour. Une foule compacte se forma devant les grilles. À gauche, un petit blondinet pleurait toutes les larmes de son corps, et de sa fenêtre Simone apercevait ses petits genoux cagneux égratignés. Un peu plus loin, une jeune fille de taille moyenne, coiffée par des tresses nouées d'un ruban, cherchait du regard sa petite sœur, *À côté du tilleul* signifia Simone. Les jeunes filles s'éloignaient rapidement. Quelques instants, Simone rêvait, en regardant les feuilles tombées. L'automne était déjà là, accompagné de ses couleurs chaudes et mornes à la fois. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, la foule se dissipait déjà, peu à peu. Finalement, on n'entendit plus un bruit : les enfants étaient rentrés chez eux, les maîtresses avaient refermé la grille, le calme était revenu.

Après ce moment de distraction, Simone avait l'habitude de manger une madeleine. Elles lui rappelaient celles que lui faisait sa mère lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant. D'un pas peu assuré, s'appuyant sur son déambulateur, elle

s'approcha de la boîte, et d'une main tremblante en saisit une. Bien moelleuse comme elle les aime. En mâchonnant mollement, elle laissa son esprit vagabonder, et ses yeux entreprirent de faire le tour de la pièce. Sur la table, contre le mur, un bouquet de fleurs fanées reposait dans un vase qui, autrefois, appartenait à sa grand-mère. Sur le mur, des dessins d'enfants couvraient une partie du papier peint jaunâtre de la chambre. La chambre était propre, bien rangée. Prise d'un élan, la vieille femme commença à se déplacer en direction de la salle de bain. Devant le miroir, elle oublia subitement ce qu'elle venait y faire. Elle s'observa, en se dévisageant, lentement comme si elle avait peur d'oublier la forme de son visage, la finesse de ses traits, la couleur grisonnante de ses cheveux retenus en chignon sur sa nuque. Ses yeux couleur noisette brillaient. Soudainement, ils perdirent de leur éclat, ses pommettes retombèrent. Elle retourna s'asseoir dans son fauteuil.

*

Simone se réveilla avec le soleil, au son du chant du coq. Décidée, elle se leva, s'emmitoufla dans un châle tricoté à la main et doucement se dirigea vers la cage d'ascenseur. Le bâtiment était silencieux, les filles prenaient leur café en salle de repos, la relève venait d'être prise. Silencieusement, l'ascenseur métallique descendait les étages. Arrivée au premier, telle une ombre, la vieille dame passa les portes automatiques et aussitôt ressentit l'air froid et vivifiant de la campagne qui l'avait vue naître. Elle huma une bouffée d'air frais et comme elle ressassait les souvenirs que lui apportait le vent, elle était déjà sur la rue principale. Ici, elle attendait l'unique bus du matin. Comme un dragon soufflant de la fumée, l'autobus déboucha dans la rue principale et pourtant étroite. Simone s'installa devant, contre la fenêtre. Un doux sourire se dessina sur ses lèvres. Elle ferma les yeux, imaginant les prairies à perte de vue, ce paysage qu'elle connaissait par cœur. Un coup de klaxon la réveilla en sursaut. Deux ou trois

heures étaient passées. Parfaitement éveillée à présent, Simone observait les quelques habitations visibles à travers sa vitre. Subitement, il lui sembla que le paysage avait complètement changé : les espaces verts avaient laissé place à des barres d'immeubles, premier signe d'urbanisation. La grande ville était en approche. De toutes ses balades urbaines au bras de son mari, elle ne se rappelait de rien, sinon le brouhaha des foules pressées. L'autobus entra alors dans un autre monde dicté par le bruit des klaxons, paradoxe violent avec sa campagne si douce. Aussi émerveillée que terrifiée, la vieille dame semblait retrouver son âme d'enfant à la vue de ce spectacle : des passants, par dizaines, se pressaient dans l'immense rue encombrée de voitures en tout genre. Les vitrines des magasins faisaient briller les yeux des enfants, collés aux façades et pleurnichant dans l'espoir de faire céder leurs parents. Le bus s'en alla, la laissant seule, dans ce décor surchargé. La vieille dame arpenta les rues, profitant de cette échappée, loin de son ennui, de ses habitudes, de chez elle et de la sécurité, choses auxquelles elle était habituée.

*

Quatre heures. On entendait à peine les cloches de l'église sonner dans ce tumulte infernal. Assise sur un banc, Simone dégustait sa madeleine, après vingt minutes d'attente. Les froides salutations de la marchande lui avaient fait regretter la tendresse du boulanger-artisan de son village. Quelle déception, la madeleine pourtant payée pour deux fois plus cher n'avait rien à voir avec celles que l'on trouvait à la campagne. Simone se leva, une lumière attira son attention. Elle commença à faire quelques pas en direction de la source lumineuse, puis elle s'arrêta, interdite, la lumière avait disparu, mais elle se sentait incapable de se souvenir de pourquoi elle s'était levée. En haussant les épaules, elle se retourna. Un long coup de klaxon, puissant, lui fit tourner la tête. Elle resta pétrifiée, à deux pas de la voiture qui venait de piler devant elle. Simone était au milieu de la route.

Le conducteur, exaspéré, démarra en trombe, laissant la pauvre vieille dame seule, interdite. Une jeune passante, sensible à l'incompréhension de cette petite mamie s'approcha et doucement, l'aida à rejoindre le trottoir. *Vous allez bien, madame ?* Simone répondit d'un hochement de tête. Étonnée par ce caractère peu ouvert, la jeune femme regarda Simone s'éloigner, ses cheveux grisonnants au vent. La nuit était en train de tomber. Un homme, ivre, mais sans pour autant agressif, l'interpella. Elle comprit à son allure qu'il s'agissait sans doute d'une personne sans domicile fixe. Il déclama des vers, Apollinaire, Baudelaire... Simone resta un instant ainsi, à l'écouter déclamer, et remarqua une mémoire étonnante. Brusquement, il fixa son regard fatigué dans ceux de la vieille dame : « *Écouter avec les oreilles, regarder avec les yeux, c'est assez original* » et sa tête bascula en arrière dans un éclat de rire. Amusée et pensive, elle le regarda s'éloigner d'un pas nonchalant. Au regard d'une rue, Simone accéléra sa marche. Déterminée, elle continua en ligne droite, bousculant les passants, ses douleurs aux jambes oubliées. Au carrefour, elle tourna à droite, manquant de renverser un enfant. Au feu tricolore, elle s'engagea sur la chaussée sans attendre que le bonhomme passe au vert, déclenchant un concert de klaxonne. Peu importe, elle continua sa course effrénée dans la ville, montant les escaliers, non sans mal, sans jamais demander son chemin dans cette grande surface urbaine dont elle avait tout oublié. Tout ? Au bout d'une ruelle, éloignée de la frénésie du centre, elle se retrouva devant une immense grille, verte, à moitié rouillée, surplombée de pics d'or. Dans un grincement, la vieille femme passa les portes du cimetière.

*

Doucement et avec beaucoup de respect, elle s'avança dans les allées. Sa respiration haletante contrastait avec le silence angoissant du sanctuaire. Ses pieds raclaient le sol à chaque pas en faisant rouler les petits cailloux blancs qui formaient les longues allées. Elle déambula ainsi dans l'immense cimetière,

inspectant chaque tombe. C'était là. Elle s'assit au pied de la tombe, emmitouflée dans son châle et resta un moment silencieuse avant de débiter le récit de ses dernières années, en commençant par la première qu'elle n'avait pas partagée avec lui :

Jacques Emilien Bertrand

1904-1980

Emportée par son récit, Simone ne se rendit pas compte que la nuit était maintenant totalement tombée. Elle grelottait. Quelques heures passèrent, le froid paralysait la vieille dame au pied de la tombe. Recroquevillée sur elle-même, elle était à peine consciente. De loin, parmi d'autres voix, elle entendit des sirènes, à deux et trois tons. Des voix se rapprochaient, elle vit des ombres se rapprocher d'elle à travers ses yeux à demi ouverts. Des bras soulevaient son corps du sol dur et froid du cimetière, et sur le brancard, dans un dernier effort, elle entendit tout juste la déclaration entrecoupée de sanglots que faisait Janine, l'infirmière de la maison de retraite qui s'occupait d'elle tous les jours, aux pompiers: *Simone Bertrand. Oui, nous avons lancé son avis de recherche ce matin. Cette dame vit en maison de retraite depuis que son mari Jacques est décédé il y a dix ans.*

Simone rentra dans l'ambulance. Une femme lui ressemblant étrangement s'approcha d'elle, les yeux rougis.

Maman ? Tu te souviens de moi ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Simone ferma les yeux. Elle ne savait plus. La maladie lui avait fait oublier sa vie. Sa vie d'avant.